

Le processus de reconstruction des réseaux sociaux des femmes immigrantes dans l'espace montréalais

Nathalie Chicoine, Johanne Charbonneau, Damaris Rose et Brian Ray

Volume 10, numéro 2, 1997

Territoires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057934ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057934ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chicoine, N., Charbonneau, J., Rose, D. & Ray, B. (1997). Le processus de reconstruction des réseaux sociaux des femmes immigrantes dans l'espace montréalais. *Recherches féministes*, 10(2), 27–48.
<https://doi.org/10.7202/057934ar>

Résumé de l'article

Le processus d'émigration produit un profond bouleversement des liens interpersonnels. L'arrivée dans un nouveau pays oblige à une reconstruction souvent presque complète des réseaux de sociabilité et d'entraide. Par l'entremise de l'étude des communautés ethniques, des chercheurs et des chercheuses ont mis en évidence l'importance des affinités ethnoculturelles dans la création des réseaux personnels après l'arrivée dans un nouveau pays. Cependant, ces travaux se sont rarement attardés sur la reconstruction du processus même de création des réseaux à partir d'expériences individuelles. En 1996, notre équipe a réalisé une enquête auprès d'immigrantes d'origine latino-américaine, polonaise et indienne, arrivées à Montréal entre 1988 et 1991 et mères de jeunes enfants. À l'aide d'instruments d'enquête quantitatifs et qualitatifs, nous avons retracé l'histoire de la construction du réseau social de ces femmes depuis leur arrivée au pays, à travers l'analyse des événements familiaux, résidentiels et professionnels vécus au cours de ces années. Nous présentons ici une synthèse du processus de création des réseaux sociaux de ces femmes et analysons en particulier l'influence de certains facteurs sur ce processus tels que l'origine ethnique, la proximité résidentielle et le vécu d'événements particuliers.

Le processus de reconstruction des réseaux sociaux des femmes immigrantes dans l'espace montréalais

**Nathalie Chicoine et Johanne Charbonneau
avec la collaboration de Damaris Rose et Brian Ray**

La dynamique de constitution des réseaux sociaux des femmes immigrantes est indissociable du processus d'insertion dans l'espace résidentiel. Le présent texte¹ pose les jalons d'une analyse de la formation de ces réseaux au cours des premières années qui suivent l'installation à Montréal, fondée sur les résultats d'une recherche conduite en 1996-1997 auprès d'immigrantes mères de jeunes enfants et originaires de Pologne, d'Asie du Sud et d'Amérique latine. L'approche conceptuelle privilégiée intègre des éléments issus de la sociologie des réseaux, de la géographie sociale et des études urbaines féministes.

Les immigrantes et la ville

Au Québec, l'immigration est un phénomène essentiellement urbain. Selon le recensement de 1991, c'est dans la région métropolitaine de Montréal que résidait 88 p. 100 de la population immigrée. Plus encore, sept personnes immigrantes sur dix étaient établies dans l'île de Montréal, alors que la Ville de Montréal abritait près de 40 p. 100 de l'immigration internationale du Québec (Statistique Canada 1994).

L'étude des dynamiques d'établissement de la population immigrante au Canada est la plupart du temps centrée sur la vie des communautés prises dans leur ensemble (Herberg 1989; Lavigne 1987). C'est dans cette perspective que s'inscrivent les travaux sur la «complétude institutionnelle» (Breton 1964 et 1990) mais aussi sur les «enclaves ethniques» (Portes et Manning 1985), qui traitent notamment de la localisation des immigrants et des immigrantes dans la ville. Il est rare que les expériences individuelles soient prises en considération et, quand cela se produit, les recherches ont surtout pour objet de documenter le processus d'insertion des hommes immigrants sur le marché du travail. Pourtant, on sait aussi que certaines femmes immigrantes ont un taux de participation très élevé au marché du travail (Lamotte 1992a, 1992b, 1994 et 1995). Le projet de

1. Projet financé par le Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH) (n° 816-95-004) et réalisé par une équipe composée de Damaris Rose et Johanne Charbonneau, de l'Institut national de la recherche scientifique (INRS-Urbanisation), et de Brian Ray, de l'Université McGill, en collaboration avec cinq agentes et assistantes : Pia Carrasco, Nathalie Chicoine, Ella Chmielewska, Roopa Nair et Van Ho.

recherche que nous avons élaboré et duquel sont tirés les résultats que nous analyserons ici visait à connaître le processus d'établissement des immigrantes à travers une synthèse de leurs expériences individuelles.

Les travaux de recherche sur les immigrantes soulignent fréquemment leur isolement ou la précarité de leur situation alors qu'elles sont souvent confinées aux «ghettos» d'emploi féminins ou limitées dans leur accès aux services sociaux (Bibeau *et al.* 1992; Boyd 1990; Labelle *et al.* 1987; Lamotte 1992a et 1992b; Peck 1992; Rose et Chicoine 1991; Seward et McDade 1988) et la discrimination subie sur le marché du logement (Bernèche 1990; Collectif des femmes immigrantes du Québec 1990).

Certains de ces constats rejoignent en fait les analyses sur les femmes et la ville. Par exemple, de nombreuses études ont documenté le fait que la mobilité spatiale des femmes astreintes au double rôle – qu'elles soient immigrantes (Lovell, Tran et Nguyen 1987; Meintel *et al.* 1985) ou non – se trouve souvent limitée du fait de la ségrégation spatiale des lieux de production et des lieux de reproduction dans les grandes villes (England 1991; Hanson et Johnston 1985; Hanson et Pratt 1995; Mackenzie et Rose 1983; Wekerle et Rutherford 1989). Des études récentes nous permettent toutefois de constater que le degré de mobilité des populations évolue très rapidement et que d'autres critères ont une influence à cet égard, notamment l'origine ethnique et le type de ménage. Par exemple, s'il est admis que le recours aux ressources situées près du domicile (Pratt et Hanson 1994; Wekerle 1985) fait souvent partie des stratégies des femmes pour maximiser leurs contraintes espace-temps (Michelson 1985), on observe aussi que, dans certaines conditions, les femmes chefs de famille monoparentale de certaines communautés ethniques se déplacent sur de longues distances pour leur emploi (McLafferty et Preston 1991).

La documentation disponible offre un portrait éclaté de la situation des immigrantes dans l'espace urbain. La littérature féministe rappelle que celles-ci sont souvent soumises aux mêmes contraintes que les autres femmes dans la ville. Les études ethniques féministes (Labelle *et al.* 1987; Meintel *et al.* 1985) ont toutefois accordé peu d'attention aux dimensions spatiales et aux stratégies des immigrantes (une exception : Ng 1988). Par ailleurs, les recherches sur la vie des communautés immigrantes révèlent peu de choses sur les expériences spécifiques des femmes, outre le fait que l'on a tendance à croire que leur vie est précisément centrée sur leur communauté d'origine, qu'elles vivent le plus possible dans le voisinage de celle-ci et qu'elles y déploient l'essentiel de leurs activités pour accéder aux diverses ressources nécessaires à leur existence et à celle de leur famille, surtout lorsqu'elles ont de jeunes enfants. Il nous paraît donc particulièrement pertinent d'étudier quelles stratégies de reconstruction des réseaux déploient les immigrantes à Montréal à la fin des années 90.

Pour accéder à divers types de ressources, qu'elles soient à proximité de la résidence ou à plus grande distance, les femmes – immigrantes ou non – doivent avant tout pouvoir compter sur la présence d'un réseau social. Celui-ci pourra combiner différemment des relations personnelles et des ressources communautaires ou plus formelles. Notre projet de recherche, qui visait à repérer les stratégies adoptées par les immigrantes du Grand Montréal pour répondre aux diverses exigences d'ordre pratique et affectif qu'elles rencontrent dans leur vie quotidienne, a donc, dans un premier temps, étudié la dynamique de constitution de leur réseau personnel depuis leur arrivée à Montréal. La

sociologie des réseaux a ainsi été mise à contribution pour fournir à nos données un cadre analytique complémentaire à la géographie sociale et aux études urbaines féministes.

La sociologie des réseaux et les immigrantes

Un des principaux objectifs de la sociologie des réseaux, principalement depuis les travaux de Bott (1957), est d'établir comment le positionnement d'un individu dans un groupe (un réseau) peut l'amener à accéder à d'éventuelles ressources (Mitchell 1969). Les premiers travaux ont permis de décrire les caractéristiques morphologiques des réseaux, par exemple la place de la famille, des amis ou des amies ou encore du voisinage (Litwak et Szenelyi 1969; Wellman 1979; Dandurand et Ouellette 1992; Fortin *et al.* 1987). À travers ces travaux a été abordée la question de la spatialisation des relations sociales, que ce soit, par exemple, pour connaître le degré de proximité résidentielle de chacun et de chacune des membres, facteur primordial pour définir le type de soutien réellement accessible, ou encore pour circonscrire le rôle du voisinage dans le processus de construction du réseau. À cet égard, il a déjà été établi que la stabilité résidentielle favorisait le maintien des réseaux qui prennent appui sur l'espace de proximité (Logan et Spitze 1994; Moncher 1995).

Certains travaux ont aussi permis de préciser les caractéristiques distinctes des réseaux des femmes tant en fait de composition – plus de liens proches du type familial ou amical, moins de connaissances – qu'en matière de processus relationnel – un plus grand engagement des femmes dans leurs réseaux (Dandurand et Ouellette 1992; Finch et Masson 1993; Godbout, Charbonneau et Lemieux 1996).

La sociologie des réseaux s'est aussi inspirée de celle sur la relation entre l'espace et les communautés. Certaines thèses soutiennent que l'urbanisation a grandement contribué à isoler les individus (la communauté perdue), d'autres que les gens ont maintenu des liens très forts dans leur espace de proximité (la communauté protégée). Une autre thèse soutient qu'avec l'essor de la mobilité spatiale, entre autres, les réseaux des individus ne sont plus reliés à l'espace de proximité (la communauté émancipée) (Fischer 1982; Wellman 1979; Wellman et Leighton 1981). Par ailleurs, le fait de tenir compte de la question de la spatialisation des réseaux rappelle que les relations sociales modernes ne sont précisément plus restreintes par voie de conséquence à l'espace de proximité.

Ces réflexions rejoignent directement celles qui concernent l'installation des personnes immigrantes dans le pays d'accueil. Il est souvent admis qu'elles cherchent à s'installer à proximité de leurs pairs à leur arrivée au pays, dans des «quartiers fondateurs» (Charbonneau 1994; Rémy 1990; Simon 1992). Cela faciliterait la transition entre le milieu d'origine et le milieu d'accueil, le développement du sentiment d'appartenance au quartier, surtout chez les femmes, et la création de réseaux sociaux (Ålund 1991; Boyd 1989a; Montgomery 1991; Laperrière 1994; Vega *et al.* 1991). Le réseau ainsi formé, à partir des autres membres immigrés de la famille élargie, d'amis et d'amies ainsi que du voisinage, correspond à la communauté protégée décrite plus avant. Certains travaux ont bien documenté les avantages de la création des communautés ethniques ayant une vie associative développée (Breton 1964; Olson 1991). Plus rarement a été abordée la question des réseaux individuels

des immigrants et des immigrantes, distincte de la dynamique des communautés (par exception : Katuszewski et Ogien 1981; Rogers et Vertovec 1995). Dans cette perspective, il ne faut donc pas s'étonner du peu de données dont on dispose sur la question précise des réseaux des immigrantes. L'étude de Lynam (1985) analyse par exemple le processus de mobilisation des ressources d'immigrantes auprès de parents et de personnes non-apparentées, mais elle n'offre pas un portrait spatialisé des réseaux. On peut dire aussi que très peu d'études cherchent à suivre l'évolution des réseaux personnels avec le temps. Pourtant, le réseau de chaque individu change au cours des années. Le fait de tenir compte de cette évolution permet, entre autres, de nuancer le portrait des réseaux souvent établis dans le but de repérer un éventuel soutien disponible en cas de besoin. De plus, suivre l'évolution du réseau offre aussi l'occasion de mettre en évidence les facteurs qui facilitent ou contraignent la création de relations sociales, ce qui peut être particulièrement intéressant dans l'étude du processus d'établissement de nouveaux immigrants et immigrantes. Finalement, très peu d'études ont également pour objet de comparer l'expérience de femmes immigrantes d'origines ethnoculturelles différentes.

Ce sont notamment des objectifs du présent texte qui vise à retracer l'histoire de (re)construction du réseau social de 37 femmes² mères de jeunes enfants arrivées à Montréal majoritairement entre 1988 et 1991 en provenance d'Amérique latine, de Pologne et d'Asie du Sud³, des régions du monde ayant fourni un nombre important d'immigrants et d'immigrantes à Montréal durant la seconde moitié des années 80⁴. Nous mettrons l'accent sur la diversité des expériences des immigrantes. Par la suite, nous approfondirons l'aspect dynamique et spatial de la construction des réseaux en analysant particulièrement l'influence de certains facteurs sur le processus, telles que la proximité résidentielle ou l'expérience d'événements particuliers.

-
2. Les participantes à l'enquête devaient appartenir à la classe moyenne ou ouvrière et nous voulions rencontrer autant celles qui ont recours à des organismes d'aide aux nouveaux arrivants et arrivantes que celles qui n'ont pas fait appel à de tels organismes. Les participantes ont été recrutées par trois sources principales : 1) les organismes partenaires du projet de recherche; 2) les femmes déjà rencontrées en entrevue (effet «boule de neige»); 3) des personnes dans le réseau des interviewées qui appartiennent à chaque communauté (relations éloignées). L'utilisation combinée de différents outils méthodologiques a été privilégiée dans le cadre de notre étude. Les renseignements sur le soutien social aux moments clés du cycle de vie, sur l'utilisation des services et sur l'histoire résidentielle ont été recueillies au cours d'une entrevue semi-dirigée. L'inventaire du réseau actuel a été complété sous forme de tableau. Les données suivantes y ont été consignées : année d'entrée de chaque membre dans le réseau, prénom du ou de la membre, lieu de résidence, âge, âge de ses enfants le cas échéant, circonstance de la rencontre, type de lien, origine ethnique, fréquence des rencontres, etc. Les rencontres face à face duraient environ deux heures et se déroulaient dans la langue maternelle de l'interviewée, sauf dans le cas des femmes de l'Asie du Sud où elles ont été menées en anglais.
 3. L'information recueillie auprès des Vietnamiennes n'est pas analysée dans le cadre de notre article, car les entrevues ont été réalisées plus tardivement.
 4. Les critères suivants ont guidé notre choix : milieu d'origine urbain et rural, ancienneté d'implantation de la communauté ethnique à Montréal, appartenance ou non à une minorité visible. L'objectif est d'abord de présenter un portrait global et comparatif de leurs réseaux.

Un portrait de la population à l'étude et de ses réseaux

Nous avons réalisé des enquêtes auprès de 37 femmes originaires d'Amérique latine, d'Asie du Sud et de Pologne, mères de jeunes enfants. Les répondantes devaient avoir au moins un ou une enfant ayant de 3 à 12 ans. Au moment de l'enquête, un peu moins de la moitié des femmes rencontrées avaient un ou une enfant et un peu plus de la moitié comptaient de deux à trois enfants. Chez les Latino-Américaines, les familles de trois à quatre enfants sont un peu plus nombreuses que chez les autres groupes. Elles étaient mariées pour la plupart. Quelques-unes, chez les Polonaises et les Latino-Américaines, avaient cependant subi une rupture d'union ou le décès de leur mari depuis leur arrivée à Montréal.

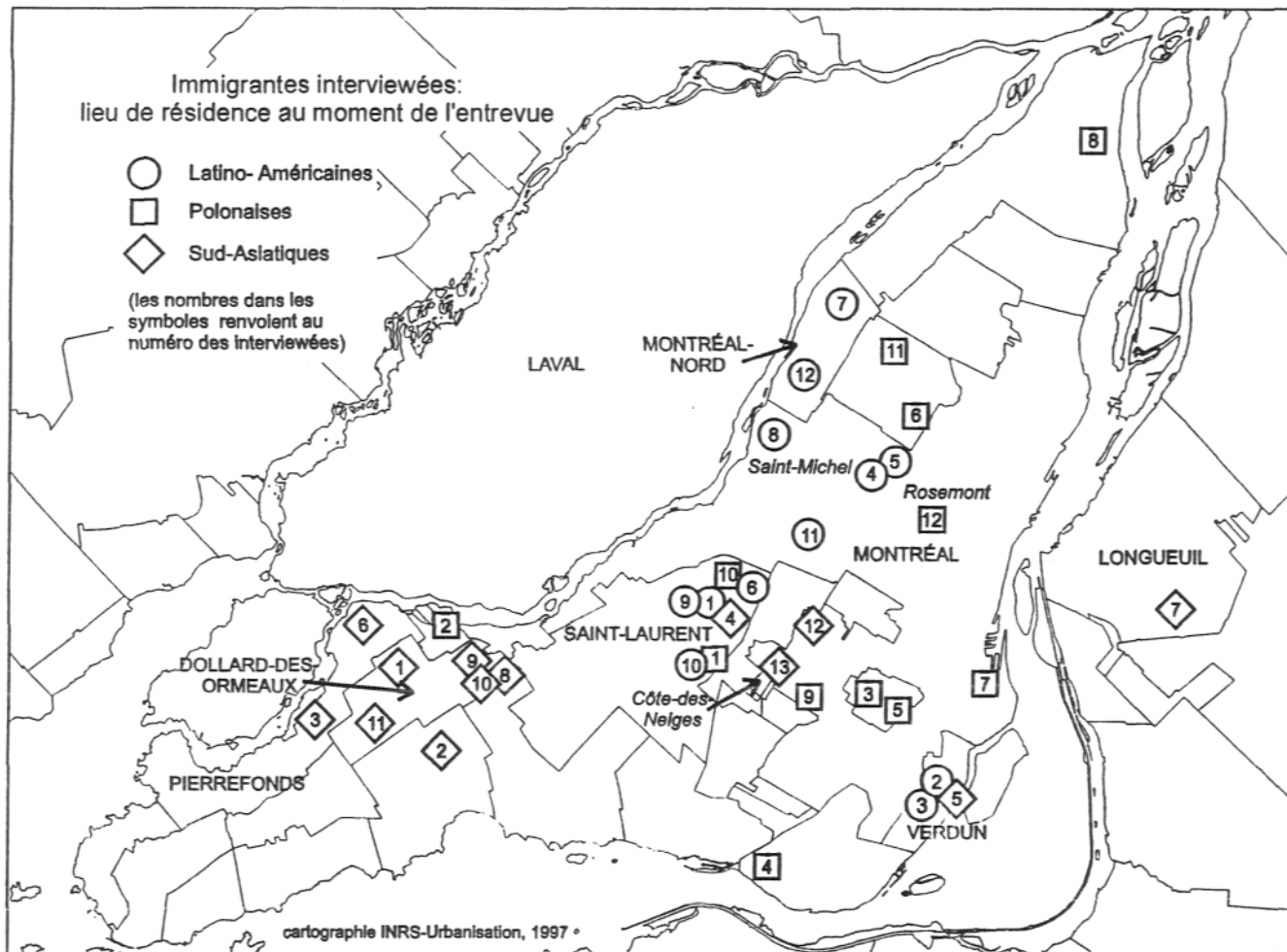
Elles sont rarement entrées au Canada comme immigrantes indépendantes. Les Polonaises et les Latino-Américaines sont majoritairement des réfugiées, les premières étant souvent soutenues par un organisme de leur communauté culturelle d'appartenance. Les Sud-Asiatiques sont plus souvent parrainées par leur conjoint ou par un ou une membre de leur famille.

Pour la plupart de ces femmes, la période écoulée depuis leur arrivée à Montréal varie de six à neuf ans. Des recherches antérieures ayant documenté les trois premières années d'implantation des immigrantes et des immigrants (Duval 1992a et 1992b; Renaud, Desrosiers et Carpentier 1993); nous avons privilégié une plus longue période d'étude afin de pouvoir observer leur intégration à certaines institutions (le réseau scolaire par exemple). Cette période n'est toutefois pas nécessairement assez longue pour rompre l'isolement souvent relié au processus d'immigration (Anderson et Lynam 1987; Benson 1990; Boyd 1989a et 1989b).

Seules 4 femmes parmi les 37 n'avaient connu aucun déménagement depuis leur arrivée. On constate en fait que les Latino-Américaines s'avèrent plus susceptibles de connaître des déménagements fréquents, alors que les Sud-Asiatiques s'avèrent beaucoup plus stables dans l'ensemble (on note d'ailleurs quelques achats de maison chez elles).

La zone de résidence n'était pas un critère de sélection, mais nous voulions rencontrer tant des femmes des quartiers centraux que des femmes résidant en banlieue. Les répondantes résident en moins grand nombre dans la ville centrale et dans les banlieues anciennes (15 femmes dans Côte-des-Neiges, Verdun, Ahuntsic, Saint-Michel, etc.) que dans les banlieues de la seconde couronne (22 cas à Montréal-Nord, Ville Saint-Laurent, Pointe-aux-Trembles, Dollard-des-Ormeaux, etc.). Aucune personne interrogée ne résidait en banlieue lointaine (voir carte).

On observe aussi que les modèles de localisation résidentielle varient en fonction des origines ethniques des femmes interviewées. La ville centrale et les banlieues anciennes attirent un peu plus les Latino-Américaines; les Polonaises sont légèrement plus nombreuses à demeurer dans les banlieues de la seconde couronne qu'au centre. L'attrait de ces secteurs moins centraux est beaucoup plus marqué chez les Sud-Asiatiques. La concentration dans certains quartiers (par exemple Dollard-des-Ormeaux pour les Sud-Asiatiques) peut être un indice de l'importance de la présence de la famille ainsi que des amis et amies mais aussi de l'accession à la propriété unifamiliale dans les choix de localisation



résidentielle. C'est aussi le reflet d'une tendance, encore légère, à la décentralisation résidentielle de la population immigrante dans la région métropolitaine de Montréal.

Tableau 1
Localisation des «nouveaux» et «anciens» membres des réseaux,
selon la région d'origine des répondantes

Région d'origine	Type de lien	Même quartier	Même ville	Pays d'origine	Autre	Total
Amérique latine	ami ou amie	18*	11	(2)	24 (6)	53 (8)
	connaissance	1				1
	famille proche	(5)	(6)	(5)	(2)	(18)
	belle-famille	(2)			2 (4)	2 (6)
Total		19 (7)	11 (6)	0 (7)	26 (12)	56 (32)
Pologne	ami ou amie	20 (1)	14 (4)		51 (7)	85 (12)
	connaissance	14	9		23 (3)	46 (3)
	famille proche				(2)	(2)
	famille étendue	(2)	1		(2)	1 (4)
	belle-famille	1 (1)	1		1 (4)	3 (5)
Total		35 (4)	25 (4)		75 (18)	135 (26)
Asie du Sud	ami ou amie	12	17		48	77
	connaissance	15	3		8	26
	famille proche	(2)		(7)	(13)	(22)
	famille étendue	(3)			1 (2)	1 (5)
	belle-famille	3 (6)	1	(3)	7 (6)	11 (15)
Total		30 (11)	21 (0)	0 (10)	64 (21)	115 (42)

* Le nombre indiqué sans parenthèses correspond aux nouveaux membres, tandis que le nombre entre parenthèses représente les anciens membres.

Près des trois quarts des répondantes ont occupé un emploi rémunéré depuis leur établissement à Montréal, et ce, quel que soit leur pays d'origine. Certaines n'avaient cependant commencé à travailler que peu de temps avant la réalisation de l'entrevue : les effets de la fréquentation d'un milieu de travail sur la formation de leur réseau pourraient donc ne pas être encore perceptibles.

En général, les femmes interrogées ont un réseau de bonne taille. On remarque toutefois que les Latino-Américaines ont plus fréquemment des réseaux de petite taille – de dix membres et moins – par rapport aux deux autres groupes.

De plus, comme l'indique le tableau 1, dans l'ensemble des réseaux des femmes des trois groupes comparatifs, les amies et les amis sont les plus nombreux. Cependant, l'étude comparative nous apprend que cela est particulièrement vrai pour les Latino-Américaines. Les Polonaises vont qualifier plus souvent leurs liens hors famille de connaissances. Il est toutefois intéressant de constater que ces dernières ne font presque pas mention de membres issus de la famille proche ou de la belle-famille dans leur réseau, à l'opposé des Sud-Asiatiques qui, quant à elles, ont un nombre beaucoup plus élevé de membres de la parenté (famille proche et belle-famille, en particulier) dans leur réseau.

Près des trois quarts des membres des réseaux sont des femmes. Cette proportion est encore plus élevée chez les amies et les amis. Par contre, chez les membres de la famille étendue et les connaissances, les hommes sont plus nombreux : ils comptent pour près de la moitié du total. Il n'est donc pas étonnant d'observer que les Polonaises comptent plus d'hommes dans leur réseau fréquemment qualifié de connaissances, étant donné les circonstances de rencontre par l'entremise du mari (souvent les collègues de travail), mais aussi à cause de la présence importante de couples parmi les relations.

Si l'on observe l'origine ethnique des nouveaux membres intégrés dans les réseaux des femmes des trois groupes comparatifs par des sources de proximité ou d'activités, donc à priori extérieures au réseau déjà connu et à la communauté plus souvent d'origine, on se rend compte que 70 p. 100 de cet ensemble vient néanmoins du même pays ou, du moins, de la même grande région du monde que la personne interviewée.

Les membres des réseaux des femmes rencontrées ne sont pas très concentrés dans l'espace de proximité. En général, pour les trois groupes ethniques, entre le quart et le tiers des membres des réseaux habitent à distance de marche ou dans ce qu'elles considèrent comme le « même quartier ». Dans tous les cas, la plus grande proportion des membres des réseaux habitent la région de Montréal, ce qui laisse supposer que les femmes de la population à l'étude présentent une mobilité spatiale relativement élevée. Parmi les trois groupes, ce sont les réseaux des Polonaises qui semblent à première vue les plus dispersés.

Dans l'analyse qui suit, nous nous intéressons précisément au processus de création de nouvelles relations après l'arrivée à Montréal (306 « nouveaux » membres)⁵. À cet effet, il est nécessaire de soustraire de l'analyse les liens

5. Le nombre total de nouveaux membres est un peu plus élevé, mais, dans une dizaine de cas, il y a eu une perte d'information durant l'administration des instruments auprès des Polonaises concernant la localisation des membres du réseau.

préexistants à l'arrivée (une centaine d'«anciens» membres⁶); l'information concernant ces derniers sera toutefois ponctuellement réintroduite pour une meilleure mise en perspective. On constate – ce qui n'est pas très surprenant – que les nouveaux membres sont des amis ou des amies et des connaissances.

Les indices de la formation des réseaux

Parmi l'ensemble des données recueillies sur la dynamique des réseaux de la population étudiée, trois indicateurs nous sont apparus particulièrement pertinents pour comprendre le processus même de la formation des réseaux. Rappelons que dans la littérature les analyses de réseaux sont généralement statiques : on en recueille un portrait à un moment précis (Fortin 1993). Lorsqu'on poursuit l'objectif de comprendre le processus de formation du réseau, il devient évidemment nécessaire de tenir d'abord compte d'un indice de chronologie : soit le moment d'arrivée de chaque nouveau ou nouvelle membre du réseau. Puis, pour comprendre le contexte dans lequel ces membres arrivent, nous avons choisi de mettre en corrélation deux types d'information. Le choix du premier type s'appuie sur la nécessité de repérer des événements susceptibles d'être vécus par l'ensemble des interviewées, un exercice essentiel lorsqu'on vise à repérer les grands modèles de formation de réseaux. Dans le cas présent, le concept théorique qui paraît le plus pertinent est certainement celui de cycle de vie (Charbonneau 1991) puisqu'il offre la possibilité de repérer un ensemble d'événements, concernant à la fois les domaines familial, résidentiel et professionnel, qui se succèdent dans la vie de chaque individu dans nos sociétés. C'est généralement en référence à ces événements que la littérature organise l'information concernant les portraits des réseaux. Ainsi, on sait que, au moment de la naissance d'un ou une enfant, le réseau des parents a tendance à se transformer en redonnant une place importante à la parenté et en réduisant le réseau des amis et des amies encore sans enfants.

Si la référence aux événements du cycle de vie offre l'occasion de tenir compte d'une régularité dans l'ensemble de la population à l'étude, nous avons choisi d'enrichir l'analyse en nous référant aussi aux circonstances de rencontre des nouveaux membres formulées directement par les interviewées. L'analyse des données recueillies nous a ainsi permis, dans un deuxième temps, de repérer des ensembles récurrents de «circonstances». On verra d'ailleurs que ceux-ci prennent beaucoup d'importance lorsqu'il s'agit de délimiter les modèles de formation des réseaux.

L'analyse chronologique de l'arrivée des nouveaux membres (premier indice) a d'abord permis de reconnaître trois rythmes différents de formation des réseaux : rapide, progressif, tardif. En fait, pour la majorité des cas étudiés ici, les réseaux, dans la forme qu'ils présentaient au moment de l'enquête, se sont mis

6. Il est important de mentionner que cette restriction a aussi pour conséquence de soustraire de l'analyse le cas de deux Latino-Américaines qui n'ont formé aucun nouveau lien depuis leur arrivée à Montréal. La distinction entre les anciennes et les nouvelles relations apporte peu d'éclairage supplémentaire sur la question de la proximité résidentielle. Les proportions entre espace de proximité et espace plus éloigné sont demeurées sensiblement les mêmes. Chez les Sud-Asiatiques, la proportion de nouveaux membres qui habitent dans le même quartier est légèrement plus faible que lorsqu'on tient compte de l'ensemble du réseau. Cela laisse supposer que les membres déjà connus, surtout la famille, sont plus susceptibles d'être présents dans le même quartier (Rose et Ray 1997).

en place dans un délai de trois ou quatre années après l'arrivée à Montréal. Seuls quelques membres s'ajoutent ponctuellement par la suite⁷. Dans les cas où le réseau se construit progressivement ou avec du retard, il faut dire que le fait d'avoir déjà un réseau en place avant l'arrivée peut venir compenser pour un cercle de relations plutôt réduit. Pour celles qui présentent une construction progressive ou tardive du réseau, le processus de compensation serait surtout visible chez les Polonaises et, dans une moindre mesure, chez les Sud-Asiatiques.

Le repérage des principaux événements du cycle de vie (deuxième indice), parmi tous ceux que nous avons cherché à inventorier dans l'enquête, nous a permis d'établir une liste d'événements qui sont le plus fréquemment liés à l'arrivée de nouveaux membres dans le réseau. Il s'agit :

- 1) de l'arrivée à Montréal;
- 2) des déménagements;
- 3) du début d'un nouveau travail ou de la poursuite des études.

Dans une moindre mesure, l'entrée à l'école primaire des enfants ainsi que les ruptures d'union sont parfois apparues comme des événements susceptibles d'entraîner l'apparition de nouveaux membres dans le réseau.

Les données révèlent aussi que la naissance d'un ou d'une enfant est rarement associée à l'arrivée de nouveaux membres dans le réseau. Il faudra procéder à une analyse plus poussée des données d'entretiens semi-dirigés pour savoir si cet événement ne serait pas susceptible de freiner la création de nouvelles relations durant une certaine période où la mère est plus limitée dans ses déplacements et activités personnelles. On pourrait aussi se référer aux analyses de réseaux qui soulignent que cet événement est propice à une réactivation des liens de parenté. Mais qu'en est-il lorsqu'on vit, comme certaines femmes immigrantes, loin de sa famille d'origine?

En faisant l'inventaire des circonstances de rencontre directement mentionnées par les interviewées (troisième indice), nous avons finalement été amenées à repérer certaines voies privilégiées d'apparition de nouveaux membres dans le réseau de l'ensemble des répondantes. La première voie, très populaire dans l'ensemble de la population étudiée, rappelle que c'est souvent par l'intermédiaire de gens déjà membres du réseau que l'on aura l'occasion de rencontrer de nouvelles personnes. La fréquentation d'organismes religieux et communautaires ou d'associations ethniques est le deuxième moyen, utilisé en particulier par les femmes d'origine latino-américaine. Le voisinage résidentiel⁸ et la fréquentation des espaces publics du quartier constituent la troisième voie privilégiée, entre autres par les femmes d'origine polonaise, alors que la poursuite d'activités personnelles, tel le travail ou les études, constituent finalement le quatrième ensemble de circonstances propices à l'arrivée de

7. Malheureusement, il n'est pas possible avec les données recueillies à l'aide du questionnaire de retracer systématiquement les membres du réseau « perdus » au fil des ans.

8. Il ne faut pas supposer à priori que les organismes communautaires fréquentés se situent nécessairement dans le quartier de résidence. Au contraire, on observe que ces organismes présentent un rayonnement qui dépasse largement les limites du quartier où ils sont installés, ce qui signifie que les personnes qui les fréquentent sont souvent prêtes à franchir de grandes distances pour accéder à des activités ou à des lieux associés à leur appartenance communautaire ou religieuse.

nouveaux membres, circonstances que les femmes des trois groupes analysés ici vont utiliser.

Les modèles de formation des réseaux personnels

Si l'on met en corrélation les trois types d'information que nous venons de préciser, il devient possible de repérer les modèles généraux de formation des réseaux personnels qui émergent de l'analyse des expériences des répondantes, mais aussi d'établir des distinctions significatives entre les trois groupes de femmes immigrées. Ces modèles généraux se définissent d'abord en fonction des circonstances privilégiées de rencontre. Des modèles plus complexes émergent cependant de la mise en corrélation avec le vécu d'événements et le rythme de construction du nouveau réseau.

Le modèle de construction «intraréticulaire»

Les femmes dont le processus de formation du réseau personnel s'inscrit dans ce modèle ont principalement créé leur réseau grâce à des intermédiaires qui les ont fait entrer en contact avec d'autres personnes. Il est possible que ce type de réseau se crée rapidement après l'arrivée à Montréal, mais plus souvent il s'établit de manière progressive avec les années.

Ce modèle est présent chez les trois groupes comparatifs. En fait, les sources sont plutôt différentes dans les trois cas. Chez les Polonaises, il s'agit surtout du mari et du réseau de ce dernier. Par exemple, la conjointe d'un collègue de travail du mari deviendra une amie. Chez les Latino-Américaines, les amis et les amies sont les intermédiaires privilégiés. Et c'est la famille élargie chez les Sud-Asiatiques qui sert de source principale. Le réseau intraréticulaire des Sud-Asiatiques est celui qui rappelle le plus un réseau du type clan familial élargi.

En ce sens, ce modèle, du moins chez ce dernier groupe de femmes, peut donner l'impression d'une certaine fermeture sur un milieu particulier; sur ceux et celles que l'on connaît déjà et qui nous conduisent à rencontrer des gens de leur connaissance. On se rappellera aussi que, selon l'analyse de la localisation des membres des réseaux, en comparaison avec les deux autres groupes, c'est chez les Sud-Asiatiques que les membres des réseaux déjà présents avant l'immigration étaient proportionnellement plus susceptibles que les nouveaux membres d'être installés dans l'espace de proximité résidentielle.

Ces éléments nous indiquent déjà que, parmi les trois groupes étudiés, ce sont les femmes originaires d'Asie du Sud qui présentent le modèle de réseau le plus proche de l'image traditionnelle que l'on a des réseaux des immigrantes. Cette image est cependant un peu brouillée lorsqu'on tient compte de leur localisation résidentielle dans la région montréalaise. En effet, les femmes d'Asie du Sud qui ont participé à notre enquête résident plutôt dans la banlieue de la seconde couronne : on est loin de l'image des communautés immigrantes des quartiers centraux ou encore de celle des femmes isolées en banlieue. On retrouve plutôt les indices de ces nouveaux mouvements immigrants vers la périphérie et d'une certaine vie sociale en banlieue, même chez la population immigrante (Li 1995).

Le modèle de construction secondaire

Il s'agit dans ce cas d'une variante du modèle précédent, propre au groupe des Polonaises. Durant l'enquête, nous avons été quelque peu surprises de la taille des réseaux des Polonaises, bien plus grande que celle des autres groupes et du fait que celles-ci, plus que les autres, qualifient de connaissances les nouveaux membres de leur réseau. À l'analyse, on se rend compte qu'en fait le réseau de plusieurs des femmes de cette origine est surtout formé de relations secondaires établies à partir du réseau du mari. Ce type de réseau semble se former rapidement après l'arrivée à Montréal. Par ailleurs, ce modèle est peu dépendant d'une certaine proximité spatiale. On retrouve plutôt ici le prototype d'un modèle a-spatial déjà observé par Fortin *et al.* (1987) dans la région de Québec, modèle souvent associé à la vie de couple. L'analyse de la localisation des membres des réseaux des Polonaises nous laissait d'ailleurs supposer que, des trois groupes, ce sont ces dernières qui présentaient les réseaux les plus dispersés géographiquement.

La présence de ce modèle amène en fait plusieurs questionnements. Par exemple, la littérature sur les réseaux et les femmes signale que ces dernières ont bien moins souvent que les hommes des réseaux où les membres sont qualifiés de connaissances. Les liens dans les réseaux des femmes sont plus proches, plus intimes. Pourquoi les femmes originaires de Pologne qualifient-elles les membres de leur réseau de connaissances? Les réseaux de connaissances font plus souvent référence à un type de sociabilité secondaire qui s'accompagne moins fréquemment d'échange de services. En est-il de même ici? Ou serions-nous en présence de traits culturels spécifiques? Par ailleurs, si les membres du réseau de ces femmes sont dispersés dans l'espace géographique, est-ce un réel gain pour celles-ci en fait de mobilité spatiale ou n'est-ce que le reflet d'une dépendance au tiers, le conjoint, dans la formation du réseau?

Paradoxalement, le voisinage, principalement autour de la résidence, paraît quand même beaucoup plus propice à la création des relations personnelles chez les Polonaises que chez les autres. On remarquera d'ailleurs que ces relations s'établissent entre femmes originaires de Pologne.

Le modèle de construction diversifié

La dynamique de construction du réseau social qui se réfère à ce modèle fait appel à des sources diversifiées dès le début et qui le demeurent avec le temps. Le réseau se forme plus souvent de manière progressive. Comparativement aux modèles précédents, c'est un modèle qui peut davantage subir l'influence de certains événements. Tout se passe comme si les femmes qui construisent leur réseau selon ce modèle, présent chez les trois groupes, saisissaient toutes les occasions d'élargir leur réseau. Cela ne signifie pas nécessairement que ce seront les plus grands réseaux, quoiqu'il semble que ce soit le cas pour le groupe des Sud-Asiatiques. Il est intéressant de noter par ailleurs que les femmes touchées par ce modèle ne sont pas celles qui connaîtront le plus d'événements significatifs. Les études et le travail seront généralement des sources ponctuelles complémentaires par rapport au réseau et au voisinage.

Parmi les femmes visées par le modèle de construction diversifié, plusieurs ne connaîtront pas ou peu de déménagements. Un ancrage dans le milieu serait-il ici propice à la diversification des sources de formation de nouvelles relations, mais aussi en même temps à l'absence d'évolution dans la dynamique de création du réseau?

Le modèle de construction en transformation

Ce type de construction de réseau se distingue par son aspect dynamique, changeant. Les femmes dont le réseau suit ce modèle ont d'abord formé celui-ci par l'intermédiaire des personnes qu'elles connaissaient déjà, que ce soit les amis ou les amies, le mari ou encore la famille plus large. Avec le temps, de nouvelles sources viennent remplacer les anciennes. Dans ce modèle, certains événements sont particulièrement significatifs, car ce sont surtout les activités (études et travail) qui remplacent l'ensemble intraréticulaire. De par sa dynamique spécifique, ce type de construction est plus souvent progressif. Le modèle en transformation est présent chez nos trois groupes comparatifs.

Ce modèle laisse soupçonner une histoire qu'il faudra pouvoir décoder avec les données qualitatives que nous avons recueillies. On peut en effet se demander si le fait de commencer à travailler ou à suivre des cours assez tard dans le cheminement ne serait pas autant lié à un besoin d'élargir le cercle des relations sociales qu'à un besoin de poursuivre une activité, donc peut-être à un certain sentiment de fermeture sur un milieu restreint, voire de solitude.

Dans le modèle précédent et chez quelques autres cas recensés dont la source de formation du réseau est principalement les études ou le travail, ce qui concerne surtout les femmes d'origine sud-asiatique, ces événements peuvent surgir n'importe quand. Dans le cas présent, on soupçonne une stratégie plus définie.

Ce questionnement peut aussi être posé à l'examen du processus de formation du réseau social de quelques femmes de la population à l'étude (dans les trois groupes) qui ne suivent pas les grands modèles définis jusqu'à présent et qui utilisent principalement les sources communautaires (lieu de culte et association ethnique) pour se créer un nouveau réseau. La formation du réseau est alors plutôt tardive et laisse présager la présence d'un sentiment d'isolement qui aurait conduit ces femmes à aller chercher dans des lieux précis des occasions de créer de nouveaux liens. S'il est assez clair, dans un cas, que l'arrivée à Montréal avec trois enfants en bas âge et cinq déménagements en six ans ont constitué des obstacles importants à la constitution d'un réseau à travers des sources plus diversifiées, dans les autres cas, ces raisons ne sont pas présentes. En général, les sources communautaires apparaissent de façon très ponctuelle. Ce sont surtout les Latino-Américaines qui y ont recours. Leur statut de réfugiées les conduirait-il plus que les autres à faire affaire avec les organismes qui aident à l'établissement des nouveaux immigrants et immigrantes? À cet égard, on peut aussi s'interroger sur le fait que les Polonaises, souvent réfugiées et aussi parrainées par un organisme, sont moins susceptibles d'utiliser cette source de construction du réseau social.

Discussion

En quoi le processus de construction des réseaux des immigrantes de notre enquête s'inscrit-il dans la problématique du rapport des femmes à la ville? Les répondantes sont des mères avec de jeunes enfants. Cette condition particulière est fréquemment associée à un certain repli sur l'espace de proximité, à une capacité de mobilité réduite, voire à un certain isolement. Or, dans l'ensemble, on ne peut pas dire que les femmes interviewées sont isolées : leur réseau compte en moyenne un nombre assez élevé de membres. De plus, la majorité d'entre elles travaillent à l'extérieur du foyer. Toutefois, comme nous l'avons mentionné, le travail ne semble pas toujours jouer un très grand rôle dans la construction du réseau, ce qui peut s'expliquer par l'intégration récente de certaines femmes au marché du travail, mais aussi peut-être par d'autres facteurs, par exemple par le fait que les conditions de travail ne favorisent pas les interactions entre employées, que certaines femmes occupent des emplois qui ne correspondent pas à leur niveau de formation, qu'elles perçoivent leur emploi comme insatisfaisant ou temporaire ou encore qu'elles sont plus réticentes à s'y engager personnellement.

Le processus de construction du réseau de la plupart des répondantes fait appel à des sources diversifiées. Il est ainsi relativement peu courant que le voisinage immédiat soit la principale source de formation du réseau et qu'il le demeure avec le temps. C'est chez certaines Polonaises que le voisinage prend le plus de place dans le processus et c'est chez elles que l'on trouve certains cas où il est presque l'unique source de formation du réseau. L'utilisation du voisinage comme source de formation de nouvelles relations semble aussi favorisée par une certaine stabilité résidentielle, ce que mentionnait déjà la littérature sur les réseaux sociaux, mais aussi par le fait de ne pas occuper d'emploi à l'extérieur. Celles qui n'ont pas d'emploi présenteraient ainsi plus un profil de repli sur le voisinage qui nous renverrait au modèle théorique de la communauté protégée.

Rappelons par ailleurs que la fréquence des déménagements, ce qui a été confirmé ici, en particulier chez les Latino-Américaines, est très souvent mentionnée dans la documentation. Cependant, alors que la littérature sur les réseaux soutient que l'instabilité résidentielle est un obstacle à leur constitution, les conclusions sont ici beaucoup moins claires. Les déménagements peuvent conduire à se rapprocher de son réseau, ils offrent aussi la possibilité d'ajouter de nouveaux membres.

Si les amis et les amies ainsi que la famille habitent dans le voisinage, celui-ci joue tout autant un rôle dans la création de nouvelles relations que lorsque la personne interviewée commence une relation directe avec une voisine d'abord inconnue. L'analyse de la localisation actuelle des membres des réseaux nous a appris que moins du tiers de ces membres habitent dans l'espace de proximité résidentielle des répondantes, mais ces résultats peuvent masquer le fait que, par exemple, les amies ou les amis actuels sont d'anciens membres du voisinage que l'on a conservés en déménageant. Par ailleurs, cette relative dispersion du réseau social, qui rappelle ainsi le modèle théorique de la communauté émancipée, laisse ouverte la question de l'accès aux ressources, car la littérature sur les réseaux et l'étude de la dynamique des familles avec

jeunes enfants rappellent que c'est dans l'espace de proximité que les ressources sont le plus facilement et rapidement accessibles.

Il faut de plus préciser qu'en général la proximité résidentielle se double du partage d'une même origine ethnique. En fait, à cet égard, les trois groupes comparatifs démontrent un comportement légèrement différent. Pour les Polonaises, il s'agit presque uniquement de femmes qui sont aussi originaires de Pologne. Pour les Latino-Américaines, les nouveaux membres rencontrés dans le voisinage ou par des activités viennent plutôt de la même région du monde : le partage d'une langue commune semble ici le critère de rapprochement le plus important.

Le processus de reconstruction des réseaux des participantes à notre enquête subit ainsi l'influence de certaines caractéristiques propres à la condition d'immigrant ou d'immigrante. En ce sens, bien que les analyses sur les communautés ethniques dans la ville semblent avoir généralement touché surtout les hommes, il demeure que les immigrantes comptent aussi sur leur communauté d'origine pour s'insérer dans leur milieu d'accueil. L'importance des sources communautaires dans la création de nouvelles relations est cependant rarement au premier plan. Lorsqu'elle l'est, on peut soupçonner des problèmes de solitude et d'isolement, car la construction du réseau se révèle alors plutôt lente et le choix de telles sources (église, organisme communautaire) laisse croire que ces mères ont pris d'elles-mêmes l'initiative de se créer un certain milieu relationnel.

Les études sur les réseaux indiquent que le fait d'avoir de jeunes enfants s'accompagne souvent d'un processus de recentrage du réseau sur la parenté. Le réseau de certaines femmes sud-asiatiques rappelle ce modèle du clan familial. Dans l'ensemble, le portrait global du réseau des répondantes démontre toutefois que les amies et les amis y sont les plus nombreux; c'est en particulier le cas chez les Latino-Américaines. Ce sont pourtant celles qui ont aussi le plus grand nombre d'enfants. Leur statut de réfugiée avec peu ou pas de relations au Québec au moment de l'immigration et le fait que certaines de ces femmes n'avaient plus de conjoint sont probablement ici des facteurs qui expliquent cette particularité et qui font en sorte finalement que les réseaux de ces mères suivent une trajectoire familiale et relationnelle moins traditionnelle.

Les différences observées entre les trois groupes à l'étude nous questionnent sur l'autonomie plus ou moins affirmée des femmes dans la reconstruction de leur réseau. Il semble que les Latino-Américaines créent leur réseau de façon plus autonome, ce qui pourrait expliquer la plus petite taille de ceux-ci. Les Sud-Asiatiques et les Polonaises paraissent plus dépendantes de leur conjoint, de la famille d'origine et de la belle-famille. Leurs réseaux sont de bonne taille, mais plus «vulnérables» en cas de séparation ou de divorce. En même temps, le fait que la plupart de ces amies et amis sont membres de la même communauté d'origine nous ramène vers l'analyse des communautés faite par plusieurs chercheurs et chercheuses dans le domaine des études ethniques. Nous sommes quand même relativement loin du modèle de communauté basée sur le quartier central fondateur. Celles qui ont le plus développé le modèle de proximité sont les femmes d'origine sud-asiatique dans la banlieue de la seconde couronne.

Notre approche comparative entre trois groupes ethnoculturels différents paraît finalement très pertinente puisque chacun des groupes présente des traits distincts. Par ailleurs, la question même de la signification accordée par chaque groupe aux différents types de liens reste à explorer. L'analyse des données recueillies par des entrevues sera ici particulièrement éclairante. Par exemple, nous savons que, pour les Polonaises, les «connaissances» sont d'autant plus nombreuses que la notion d'«ami» ou «d'amie» est très chargée. C'est un titre qui n'est pas attribué à la légère (Ray et Chmielewska 1997). Chez chacun des groupes, on voit surgir des dynamiques qui se réfèrent en partie au modèle attendu de reconstruction des réseaux sociaux de mères de jeunes enfants récemment immigrées dans l'espace urbain montréalais, centré sur la communauté d'origine et sur la proximité résidentielle. Cependant, comme on peut l'observer, aucun de ces groupes ne présente l'ensemble des caractéristiques de ce modèle. Si notre première analyse laisse surgir de nombreux questionnements, elle démontre la pertinence de suivre les trajectoires individuelles des immigrantes dans la constitution de leurs nouvelles relations sociales dans la région montréalaise.

Nathalie Chicoine
INRS-Urbanisation

Johanne Charbonneau
INRS-Urbanisation

Damaris Rose
INRS-Urbanisation

Brian Ray
Université McGill

RÉFÉRENCES

ÅLUND, Aleksandra

1991 «The Power of Definitions : Immigrant Women and Problem-Centred Ideologies», in A. Ålund et C.-U. Schierup (dir.) *Paradoxes of Multiculturalism : Essays on Swedish Society*. Aldershot, Avebury and Brookfield, VT, Gower : 47-68.

ANDERSON, Joan M. et M. Judith Lynam

1987 «The Meaning of Work for Immigrant Women in the Lower Echelons of the Canadian Labour Force», *Canadian Ethnic Studies/Études ethniques au Canada*, XIX, 2 : 67-90.

BENSON, Janet E.

1990 «Households, Migration and Community Context», *Urban Anthropology*, 19, 1-2 : 9-29.

BERNÈCHE, Francine

1990 *Problématique de l'habitation pour les ménages formant la nouvelle immigration à Montréal : éléments d'information et d'intervention*. Montréal, Ville de Montréal, Service de l'habitation et du développement urbain.

BIBEAU, G., *et al.*

1992 *La santé mentale et ses visages. Un Québec pluriethnique au quotidien*. Montréal, Gaëtan Morin éditeur (Comité de la santé mentale du Québec).

BOTT, Elizabeth

1957 *Family and Social Network*. Londres, Tavistock.

BOYD, Monica

1989a «Family and Personal Networks in International Migration : Recent Developments and New Agendas», *International Migration Review*, XXII, 3 : 638-670.

1989b «Immigration and Income Security Policies in Canada : Implications for Elderly Immigrant Women», *Population Research and Policy Review*, 8, 1 : 5-24.

1990 «Immigrant Women : Language and Socioeconomic Inequalities and Policy Issues», in S.S. Halli, F. Trovato et L. Driedger (dir.), *Ethnic Demography : Canadian Immigrant, Racial and Cultural Variations*. Ottawa, Carleton University Press : 275-296.

BRETON, Raymond

1964 «Institutional Completeness of Ethnic Communities and the Personal Relation of Immigrants», *American Journal of Sociology*, 70 : 193-205.

1990 «The Ethnic Group as a Political Resource in Relation to Problems of Incorporation; Perceptions and Attitudes», in R. Breton *et al.*, *Ethnic Identity and Equality*. Toronto, University of Toronto Press : 196-255.

CHARBONNEAU, Johanne

1994 «Quartiers fondateurs, cohésion communautaire et pluri-ethnicité». Communication présentée au Congrès international *Ville, banlieue, lien social*. Paris, janvier.

1991 *Entre l'État et la famille : le cheminement résidentiel des jeunes femmes après une rupture conjugale*. Thèse de doctorat en science politique, Québec, Université Laval.

COLLECTIF DES FEMMES IMMIGRANTES DU QUÉBEC

1990 *Femmes immigrantes du Québec. L'enjeu des années 90*. Montréal, Collectif des femmes immigrantes du Québec.

DANDURAND, Renée B. et F.R. Ouellette

1992 *Entre autonomie et solidarité, parenté et soutien dans la vie de jeunes familles montréalaises*. Rapport de recherche, Montréal, Institut québécois de recherche sur la culture.

DUVAL, Michelle

1992a *Être mère au foyer à Montréal... quand on arrive de l'étranger. Étude exploratoire de la situation des femmes d'origine vietnamienne, haïtienne et salvadorienne, d'après le témoignage d'intervenantes.* Montréal, Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration, collection Études et recherches n° 1.

1992b «Être mère au foyer et récemment immigrée à Montréal : quelques résultats d'une étude exploratoire sur la situation des femmes d'origine vietnamienne, haïtienne et salvadorienne», in G. Pronovost (dir.), *Comprendre la famille. Actes du 1^{er} symposium québécois de recherche sur la famille.* Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval : 147-161.

ENGLAND, Kim V.L.

1991 «Gender Relations and the Spatial Structure of the City», *Geoforum*, 22, 2 : 135-147.

FINCH, Janet et Jennifer Masson

1993 *Negotiating Family Responsibilities.* Londres et New York, Tavistock et Routledge.

FISCHER, C.S.

1982 *To Dwell Among Friends.* Chicago, University of Chicago Press.

FORTIN, Andrée

1993 «Nouveaux réseaux : les espaces de la sociabilité», *Lien social et politiques*, printemps, 29, 69 : 131-140.

FORTIN, Andrée, *et al.*

1987 *Histoires de familles et de réseaux : la sociabilité au Québec d'hier à demain.* Montréal, Éditions Saint-Martin.

GODBOUT Jacques T., Johanne Charbonneau et Vincent Lemieux

1996 *La circulation du don dans la parenté. Une roue qui tourne.* Montréal, INRS-Urbanisation, rapport de recherche n° 17.

HANSON, Susan et Ibipo Johnston

1985 «Gender Differences in Work-trip Length : Explanations and Implications», *Urban Geography*, 6, 3 : 193-219.

HANSON, Susan et Geraldine Pratt

1995 *Gender, Work and Space.* Londres et New York, Routledge.

HERBERG, E.N.

1989 *Ethnic Groups in Canada. Adaptations and Transitions.* Scarborough, Nelson Canada.

KATUSZEWSKI, Jacques et Ruwen Ogien

1981 *Réseaux d'immigrés. Ethnographie de nulle part.* Paris, Éditions ouvrières, collections Politique sociale.

LABELLE, Micheline, *et al.*

1987 *Histoires d'immigrées. Itinéraires d'ouvrières colombiennes, grecques, haïtiennes et portugaises à Montréal.* Montréal, Boréal.

LAMOTTE, Aleyda

1992a *L'immigration féminine au Québec. Bulletin statistique, vol. 1, 1986-1990.* Montréal, Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration, collection Statistiques et indicateurs n° 2.

1992b *La situation socio-économique des femmes immigrées au Québec.* Montréal, Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration, Direction des études et de la recherche.

1994 *L'immigration féminine au Québec. Bulletin statistique, vol. 2, 1991.* Montréal, Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration, collection Statistiques et indicateurs n° 5.

1995 *L'immigration féminine au Québec. Bulletin statistique, vol. 3, 1992.* Montréal, Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration, collection Statistiques et indicateurs n° 11.

LAPERRIÈRE, A. (dir.)

1994 «L'intégration de la nouvelle immigration à la société québécoise : facteurs facilitants, difficultés et stratégies», *Revue internationale d'action communautaire*, 31, 71 : 17-32.

LAVIGNE, Gilles

1987 *Les ethniques et la ville. L'aventure urbaine des immigrants portugais à Montréal.* Montréal, Le Préambule.

LI, W.

1994 *Los Angeles' Chinese Ethnoburb : Evolution of Ethnic Community and Economy.* Paper delivered at the 91st Annual Meeting of the Association of American Geographers, Chicago, 14-18 mars.

LITWAK, E. et I. Szenelyi

1969 «Primary Group Structures and their Functions : Kin, Neighbors and Friends», *American Sociological Review*, 34, 4 : 465-481.

LOGAN, John R. et Glenna B. Spitze

1994 «Family Neighbors», *American Journal of Sociology*, 100, 2 : 453-476.

LOVELL, Madeline, T. Tran et C.D. Nguyen

1987 «Refugee Women : Lives in Transition», *International Social Work*, 30 : 317-325.

LYNAM, Judith

1985 «Support Network Developed by Immigrant Women», *Social Science and Medicine*, 21, 3 : 327-333.

MACKENZIE, Suzanne et Damaris Rose

- 1983 «Industrial Change, the Domestic Economy and Home Life», in J. Anderson, S. Duncan et R. Hudson (dir.), *Redundant Spaces? Studies in Industrial Decline and Social Change*. Londres, Academic Press : 155-199.

MCLAFFERTY, Sara et Valerie Preston

- 1991 «Gender, Race and Commuting among Service Sector Workers», *The Professional Geographer*, 43, 1 : 1-15.

MEINTEL, Deirdre, *et al.*

- 1985 «La nouvelle double journée de travail des femmes immigrantes au Québec», *Revue internationale d'action communautaire*, 14, 54 : 34-55.

MICHELSON, William

- 1985 *From Sun to Sun : Daily Obligations and Community Structure in the Lives of Employed Women and Their Families*. Totawa, N.J., Rowman and Allanheld.

MITCHELL, J.C. (dir.)

- 1969 *Social Networks in Urban Situations*. Manchester, Manchester University Press.

MONCHER, Frank J.

- 1995 «Social Isolation and Child Abuse Risk», *Families in Society : The Journal of Contemporary Human Services*, 76, 9 : 421-433.

MONTGOMERY, Catherine

- 1991 *Residential Patterns of New Immigrants and Linguistic Integration*. Mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal.

NG, Roxana

- 1988 «Immigrant Women and Institutionalized Racism», in S. Burt, L. Code et L. Dorney (dir.), *Changing Patterns : Women in Canada*. Toronto, McClelland and Stewart : 184-203.

OLSON, Sherry

- 1991 «Ethnic Strategies in the Urban Economy», *Canadian Ethnic Studies/Études ethniques au Canada*, XXII, 2 : 39-64.

PECK, Jamie A.

- 1992 «“Invisible Threads” : Homeworking, Labour-market Relations, and Industrial Restructuring in the Australian Clothing Trade», *Environment and Planning D : Society and Space*, 10, 2 : 671-689.

PORTES, Alejandro et Robert Manning

- 1985 «L'enclave ethnique : réflexions théoriques et études de cas», *Revue internationale d'action communautaire*, 14, 54 : 45-61.

- PRATT, Geraldine et Susan Hanson
1994 «Geography and the Construction of Difference», *Gender, Place and Culture*, 1, 1 : 5-29.
- RAY, Brian et Ella Chmielewska
1997 *To Dwell Among Friends. The Roles Played by Friends in Settlement Processes Among Polish Immigrant Women in Montréal*. Communication présentée au 14^e Congrès biennal de la Société canadienne d'études ethniques, Montréal, novembre.
- RÉMY, Jean
1990 «La ville cosmopolite et la coexistence inter-ethnique», in A. Bastenier et F. Dassetto (dir.), *Immigrations et nouveaux pluralismes. Une confrontation des sociétés*. Bruxelles, Université de Boeck, Éditions universitaires, Collections Ouvertures sociologiques : 85-106.
- RENAUD, Jean, Serge Desrosiers et Alain Carpentier
1993 *Trois années d'établissement d'immigrants admis au Québec en 1989 : portraits d'un processus*. Montréal, Département de sociologie, Université de Montréal et Institut québécois de recherche sur la culture.
- ROGERS, Alisdair et Stevenet Vertovec
1995 *The Urban Context : Ethnicity, Social Networks and Situational Analysis*. Oxford, Berg Publishers.
- ROSE, Damaris et Nathalie Chicoine
1991 «Access to School Daycare Services : Class, Family, Ethnicity and Space in Montreal's Old and New "Inner City"», *Geoforum*, 22, 2 : 185-201.
- ROSE, Damaris, *et al.*
1997 *Discovering the City? Mobility Patterns in the Use of Services during Immigrant Women's Settlement Process in Montréal*. Communication présentée à la réunion annuelle de l'Association des géographes canadiens, session spéciale The Metropolis Project, St-John's, Terre-Neuve, 20-24 août.
- SEWARD, Shirley B. et K. McDade
1988 *Immigrant Women in Canada : A Policy Perspective*. Ottawa, Canadian Advisory Council on the Status of Women, cat. DR-1988-1E.
- SIMON, P.
1992 «Belleville, un quartier d'intégration», *Migrations et sociétés*, 4, 19 : 45-68.
- STATISTIQUE CANADA
1994 *Profil des secteurs de recensement de Montréal*. Ottawa, Statistique Canada, partie B, cat. 95-330.

VEGA, William A., *et al.*

- 1991 «Social Networks, Social Support, and their Relationship to Depression among Immigrant Mexican Women», *Human Organization*, 50, 2 : 154-162.

WEKERLE, Gerda

- 1985 «From Refuge to Service Center : Neighborhoods that Support Women», *Sociological Focus*, 18, 1 : 79-95.

WEKERLE, Gerda et Brent Rutherford

- 1989 «The Mobility of Capital and the Immobility of Female Labor : Responses to Economic Restructuring», in J. Wolch et M. Dear (dir.), *The Power of Geography : How Territory Shapes Social Life*. Boston, Unwin Hyman : 139-172.

WELLMAN, Barry

- 1979 «The Community Question», *American Journal of Sociology*, 84 : 1201-1231.

WELLMAN, Barry et B. Leighton

- 1981 «Réseau, quartier et communauté, préliminaire à l'étude de la question de la communauté», *Espaces et sociétés*, 38-39 : 11-134 [traduction de «Networks, Neighborhoods and Communities. Approaches to the Study of the Community Question», *Urban Affairs Quarterly*, 14, 1979 : 363-390].